

A black and white photograph of a woman looking upwards, her face tilted back. She has long, dark hair and is wearing a dark top. The background is filled with out-of-focus foliage, creating a bokeh effect. The lighting is bright, suggesting an outdoor setting.

DAVID
GROSSMAN

La vie joue
avec moi

ROMAN/SEUIL

LA VIE JOUE AVEC MOI

DAVID GROSSMAN

LA VIE JOUE AVEC MOI

roman

TRADUIT DE L'HÉBREU
PAR JEAN-LUC ALLOUCHE

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : אתי החיים משחק הרבה
Éditeur original : Hassifria hahadacha,
éditions Hakibboutz haméouhad-Sifré Siman kria
© David Grossman, 2019

ISBN 978-2-02-144775-0

© Éditions du Seuil, octobre 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Raphaël avait quinze ans lorsque sa mère mourut et le délivra ainsi des souffrances qu'elle avait endurées. Au petit cimetière, la pluie arrosait les membres du kibboutz abrités sous des parapluies. Touvia, le père de Raphaël, sanglotait. Pendant des années, il s'était occupé de son épouse avec dévouement mais, à cette heure, il avait l'air perdu et désespéré. Raphaël, en short, se tenait à l'écart, le capuchon de son sweat-shirt rabattu sur les yeux afin que personne ne s'aperçoive qu'il ne versait pas une larme. Il songeait : maintenant qu'elle est morte, elle peut se rendre compte de tout ce que je pensais d'elle.

C'était l'hiver 1962. Une année plus tard, son père avait fait la connaissance de Véra Nowak, immigrée en Israël de Yougoslavie, ensuite, ils étaient devenus un couple. Véra avait débarqué en Israël accompagnée de sa fille unique, Nina, une adolescente de dix-sept ans à la taille élancée, à la chevelure claire, dont les traits allongés, livides et très beaux, étaient presque inexpressifs.

Les condisciples de Raphaël surnommaient Nina « le Sphinx ». Cachés derrière son dos, ils imitaient sa démarche quand elle enlaçait son corps de ses deux bras, les yeux perdus dans le vide. Un jour, surprenant deux gars en train de la singer,

elle leur abîma le portrait. Le kibboutz n'avait jamais vu une telle branlée. Difficile d'imaginer que ses bras et ses jambes frêles aient pu dégager une telle force et une telle sauvagerie. Les rumeurs allaient bon train. On racontait que, pendant que sa mère était détenue au goulag comme prisonnière politique, Nina, qui n'était qu'une gamine, avait été jetée à la rue. On disait « à la rue » avec un regard lourd de sous-entendus. On ajoutait qu'à Belgrade elle avait rejoint une bande d'enfants délinquants qui kidnappaient d'autres mômes contre rançon. Des racontars. Les gens adorent déblatérer.

Cette histoire de coups, et d'autres incidents et rumeurs, n'avait pas dissipé le brouillard dans lequel Raphaël vivait après la mort de sa mère. Pendant des mois, il s'était plongé dans un coma volontaire. Deux fois par jour, matin et soir, il avalait un puissant somnifère trouvé dans l'armoire à pharmacie de sa mère. Il ne remarquait même pas Nina quand, d'aventure, il la croisait ici ou là au kibboutz.

Mais un soir, six mois environ après la disparition de sa mère, ayant emprunté un raccourci à travers le verger d'avocats pour gagner la salle de sports, il aperçut Nina qui venait à sa rencontre. Tête basse, bras croisés sur son torse, comme si elle avait froid. Soudain sur le qui-vive, Raphaël s'immobilisa d'instinct. Ramassée sur elle-même, Nina ne l'avait pas vu. Il remarqua son allure. Ce fut sa première impression : cette démarche tranquille, économe. Le front haut, limpide, la robe bleue, simple et légère voletant à mi-cuisses.

L'expression de son visage lorsqu'il raconta...

Ce n'est que lorsqu'elle fut tout près de lui que Raphaël vit qu'elle pleurait, doucement, avec des sanglots étouffés, et alors, elle aussi l'aperçut, s'arrêta en fronçant les sourcils. Leurs regards s'emmêlèrent fugitivement, et l'on peut affirmer, hélas :

inextricablement. « Le ciel, la terre, les arbres, m'avait confié Raphaël, je ne sais pas... J'avais l'impression que la nature s'évanouissait. »

Nina se ressaisit la première. Elle fulmina, furieuse, et s'éloigna à grandes enjambées. Il eut à peine le temps de jeter un regard sur son visage qui, rapidement, avait perdu toute expression, et il sentit naître un élan vers elle. Il tendit la main derrière elle...

Je peux réellement le voir prostré là, la main tendue.

Et c'est ainsi qu'il est resté, la main tendue, pendant quarante-cinq ans.

Mais ce jour-là au verger, sans réfléchir et sans tergiverser et s'empêtrer, il se lança à la poursuite de Nina pour lui dire ce qu'il avait compris au premier coup d'œil. Tout en lui s'était éveillé à la vie, me raconta-t-il. Je lui demandai de s'expliquer. Il avait bafouillé, bredouillé quelque chose sur ce qui s'était assoupi en lui pendant la maladie interminable de sa mère, et encore plus après son décès. Maintenant, tout devenait brusquement soudain et fatidique, et il ne doutait pas qu'elle lui répondrait immédiatement.

Nina entendit les pas de Raphaël lancé à sa poursuite, elle s'immobilisa, se retourna et le jaugea en prenant tout son temps. « Qu'est-ce que tu me veux ? » aboya-t-elle soudain. Il eut un geste de recul, effrayé par sa beauté et sans doute aussi par sa grossièreté – et surtout, je le crains, par ce mélange de beauté et de grossièreté. Jusqu'à ce jour, ça le titille : il a un faible pour les femmes affichant un peu – une once – d'agressivité virile, voire de grossièreté, une sorte d'épice, Raphaël, Raphy...

Nina, poings sur les hanches, redevenait l'enfant des rues, coriace, une bête sauvage. Narines dilatées, elle le reniflait, et Raphaël pouvait voir battre une fine veine bleuâtre sur son

cou ; brusquement ses lèvres lui firent mal, c'est ce qu'il m'a raconté, elles le brûlaient, assoiffées.

« C'est bon, on a compris, ai-je pensé, tu n'es pas obligé d'entrer dans les détails. »

Les larmes brillaient encore sur les joues de Nina, mais ses yeux restaient froids et presque vipérins. « Rentre chez toi, gamin », dit-elle, mais il secouait la tête, non, non, alors, elle approcha lentement son front de son visage, avançant puis reculant, comme si elle cherchait un point précis, et, pendant ce temps, il fermait les yeux. Alors elle se rua sur lui, et il fut projeté en arrière et tomba dans la rigole d'irrigation d'un avocatier.

« De l'espèce "Ettinger" », prendrait-il soin de préciser en me rapportant l'incident afin qu'à Dieu ne plaise je n'oublie aucun détail de cette scène parce que c'est ainsi que se tissent les légendes.

Affalé dans le trou, sous le choc, il effleura la bosse qui commençait à enfler sur son front, puis il se releva, étourdi. Depuis la mort de sa mère, Raphaël n'avait touché personne, et personne ne l'avait touché, sauf ceux qui se bagarraient avec lui. Mais, là, c'était différent, il le sentait : cette femme venait enfin de lui ouvrir le crâne et de le libérer de ses tourments. Et, malgré la douleur aveuglante, il lui cria ce qu'il avait découvert dès l'instant où il l'avait vue, mais il fut stupéfié au moment où les mots lui sortirent de la bouche, indécents et vulgaires. « Ces mots que des potes échangent, me dit-il. Du genre "J'ai envie de te niquer" », si étrangers à sa pensée pure et délicate. « Mais, en une seconde et demie, j'ai constaté sur son visage que, malgré cette vulgarité, elle me comprenait au quart de tour. »

Cela s'est peut-être vraiment passé ainsi, qu'est-ce que j'en sais ? Pourquoi ne pas lui faire une fleur et croire qu'une

adolescente née en Yougoslavie qui, pendant des années – comme il s’avéra par la suite –, avait été une enfant abandonnée sans mère ni père, qu’une jeune fille, malgré ces handicaps de départ, et peut-être à cause d’eux, ait jeté un œil, dans un moment de grâce, sur un adolescent d’un kibboutz israélien, un adolescent né là, c’est ainsi que je l’imagine à seize ans, garçon solitaire, ruminant des secrets, des introspections torturées et de grands exploits dont nul au monde n’avait connaissance. Un jeune homme triste, mélancolique, mais beau à pleurer.

Raphaël, mon père.

Il existe un film célèbre – pour le moment, je ne me souviens pas du titre (et je ne vais pas perdre une seconde à chercher sur Google) – dans lequel le héros retourne dans le passé afin de réparer quelque chose, d’éviter une guerre mondiale ou quelque chose de ce genre. Que ne donnerais-je pas, moi aussi, pour retourner dans le passé, ne serait-ce que pour éviter que ces deux-là se rencontrent.

Durant les journées et surtout les nuits suivantes, il se tourmenta à cause de l’occasion merveilleuse qu’il avait ratée. Il cessa d’avaler les somnifères maternels afin de ressentir l’amour en toute lucidité. Il la cherchait partout dans le kibboutz, mais en pure perte. Ces jours-là, il ne parlait presque à personne et il ne pouvait pas savoir que Nina avait quitté le quartier des vétérans où elle habitait avec sa mère et qu’elle avait réquisitionné une chambrette dans un vieux baraquement décati datant de l’époque des fondateurs. Ce baraquement alignait des chambres exigües situées derrière les vergers dans un secteur qu’avec son tact coutumier le kibboutz avait baptisé le « quartier des lépreux ». Là, une petite communauté d’hommes et de femmes, pour la plupart des volontaires étrangers, traînaient sans trouver

leur place ni contribuer à l'effort collectif, et le kibboutz ne savait que faire d'eux.

Mais l'idée qui avait germé en lui au moment où il avait croisé Nina dans le verger n'avait rien perdu de son ardeur et, de jour en jour, elle s'enracinait dans son âme : « Si Nina accepte de coucher avec moi ne serait-ce qu'une fois, songeait-il le plus sérieusement du monde, elle retrouvera une physionomie expressive. »

Il m'avait confié cette lubie lors d'une conversation que nous avions filmée voici une éternité, alors qu'il avait trente-sept ans. C'était mon premier film et, ce matin, vingt-quatre ans après ce tournage, nous avons décidé, Raphaël et moi, dans un élan de nostalgie insouciant, de le regarder. Durant cette séquence, on le voit pris d'une quinte de toux à en suffoquer, fourrager sa barbe en broussaille, défaire, fermer, puis défaire le bracelet en cuir de sa montre, et surtout – sans jamais lever les yeux vers sa jeune intervieweuse, moi.

« Dis-donc, tu avais beaucoup de culot pour un garçon de seize ans ! » m'entend-on minauder. « Moi ? » s'étonne le Raphaël filmé. « Du culot ? Je tremblais comme une feuille. » « Pour ma part, je me dis au contraire, réplique l'intervieweuse avec une hypocrisie épouvantable, que c'est la drague la plus originale que j'aie jamais entendue. »

J'avais quinze ans au moment de cette interview et, pour tout dire, jusqu'à cet instant-là je n'avais jamais entendu le moindre boniment de drague, original ou éculé, proféré par quelqu'un qui ne soit pas « Moi-en-majesté-face-au-miroir » coiffée d'un béret noir et le visage à demi masqué par un foulard mystérieux.

Une cassette vidéo, un minuscule trépied, un micro protégé par une bonnette grise devenue pelucheuse. Cette semaine d'octobre 2008, ma grand-mère, Véra, les a trouvés dans un

carton de son grenier avec la vieille caméra Sony dont l'objectif me servait à observer l'univers durant ces années-là.

D'accord, qualifier de « film » cette chose-là est un peu excessif. Il s'agissait tout au plus de quelques séquences, les souvenirs de mon père adolescent, épars et sans montage final. Le son est effrayant, l'image délavée et floue, mais, en gros, le contenu demeure compréhensible. Sur ce carton, Véra avait noté au feutre noir « Guili : vrac ». Les mots me manquent pour décrire quel effet me fait ce film, de même que mon émotion devant la jeune fille que j'étais alors et qu'on découvre dans ce film – sans exagération –, une sorte d'incarnation humaine du dodo, cet oiseau auquel l'extinction de son espèce a épargné de mourir de confusion. En d'autres termes, une créature dont la nature profonde n'est toujours pas élucidée, ni sa vocation, et pour laquelle toutes les conjectures sont valables.

Aujourd'hui, vingt-quatre ans après avoir filmé cet entretien, je suis assise à côté de mon père dans l'appartement de Véra au kibboutz, et je le regarde en sa compagnie, sidérée de me découvrir aussi exposée, même si je n'étais que l'intervieweuse et n'apparaissais presque pas à l'image.

Pendant de longues minutes, je ne peux pas me concentrer sur ce que mon père me raconte de lui et de Nina, de leur rencontre et de son amour pour elle. Assise à côté de lui, repliée et recroquevillée devant la puissance de ce conflit intime étalé sans filtre, comme un cri, du plus profond de l'adolescente que j'étais, je contemple l'effroi dans ses yeux *parce que* tout est si affiché, trop affiché, même des questions comme : combien de forces de vie possède-t-elle en elle-même ou non, ou qui y aura-t-il, un jour, de féminin et de masculin en elle. À quinze ans, elle ne sait pas encore quel sort lui sera dévolu dans les labyrinthes de l'évolution.

Et je me dis : si je pouvais faire une brève apparition, juste un moment, si je pouvais me faufiler dans son univers, lui montrer mon image d'aujourd'hui, disons, mon image au travail, ou une scène avec Meïr, y compris aujourd'hui, malgré notre situation, et lui faire dire : Ne t'inquiète pas, fillette, à la fin – avec quelques coups de coude, quelques compromis, un brin d'humour, une once d'autodestruction positive –, on te dénicherait une place, qui t'appartiendrait en propre, et tu connaîtrais même l'amour car il se trouverait toujours quelqu'un lui aussi à la recherche d'une femme imposante avec un air de dodo en elle.

Je souhaite remonter à la genèse, à l'incubateur de la famille. J'y parviendrai autant que possible jusqu'au décollage pour l'île. Le père de Raphaël, Touvia Bruck, un agronome, était l'inspecteur de toutes les terres agricoles entre Haïfa et Nazareth, outre ses fonctions importantes au kibboutz. C'était un bel homme, grave, agissant beaucoup et parlant peu. Il aimait Doushy son épouse et, pendant la maladie de cette dernière, il s'en occupait de toutes ses forces. Après le décès de sa femme, des camarades du kibboutz commencèrent à lui parler de Véra, la mère de Nina. Touvia hésitait. Elle avait quelque chose d'exotique. En toute occasion, elle se mettait du rouge à lèvres et portait des boucles d'oreilles. Son accent était prononcé, son hébreu bizarre (c'est toujours le cas, personne ne s'exprime comme elle), et même sa voix renvoyait l'écho de la diaspora aux oreilles de Touvia. Un soir, en sortant du réfectoire, un vétéran du noyau d'immigrants yougoslaves lui posa une main sur l'épaule et lui suggéra : « Cette femme est faite pour toi, Touvia. Tu sais, elle a subi des épreuves terribles, et encore, on ne peut même pas tout révéler. »

Touvia invita Véra dans son appartement pour faire connaissance. Afin de dissiper la gêne de la première rencontre, Véra était accompagnée d'une amie, une compatriote de sa ville natale en Croatie, par ailleurs, passionnée de photographie. Toutes les deux étaient assises en silence, jambes croisées, dans des fauteuils inconfortables à l'ossature métallique et à l'assise en fils de nylon très fins qui leur meurtrissaient les fesses.

Il leur fallut le sang-froid d'anachorètes juchés sur une colonne pour ne pas s'esclaffer quand Touvia entreprit d'apporter de la cuisine les rafraîchissements préparés par ses filles. Plus tard, pendant trente-deux bonnes années, plutôt heureuses en couple, Véra prenait plaisir à l'imiter pendant ces premières minutes mémorables tandis qu'il allait à la cuisine chercher une coupelle de cacahuètes ou de bretzels, tout en s'obstinant à leur décrire les chenilles du prodénia, et les mineuses foliaires, revenait vers elles les mains vides avec un sourire de confusion, et une fossette charmante à la joue gauche, puis repartait à la cuisine pour en rapporter un vase avec des fleurs des champs.

Tandis que le père de Raphaël exécutait sa parade nuptiale alambiquée, Véra regardait autour d'elle à la recherche d'indices sur l'épouse. Aucune photo sur les murs, ni rayonnages de livres ou tapis. L'abat-jour de la lampe était moucheté de chiures (elle se demandait s'il s'agissait des mineuses évoquées par son soupirant), et des touffes jaunâtres de mousse synthétique s'échappaient du canapé. L'amie de Véra indiqua d'un geste du menton un fauteuil roulant replié et une bonbonne d'oxygène coincés entre le canapé et le mur. Véra sentait que la maladie qui avait imprégné la demeure pendant des années n'était pas totalement dissipée. Une trace persistait. La conscience d'avoir une rivale la fit se redresser sur son siège, et elle enjoignit au père de Raphaël de s'asseoir enfin et d'avoir une conversation

normale avec elles. Aussitôt, il s'installa sur le canapé, buste droit, en croisant les bras sur sa poitrine.

Véra lui sourit avec toute sa féminité déployée, et l'échine dorsale du père de Raphaël commença à se liquéfier. Se sentant soudain de trop, l'amie de Véra se leva pour s'en aller. Elle et Véra échangèrent précipitamment quelques mots en serbo-croate. Véra haussa les épaules avec un geste dédaigneux de la main qui semblait signifier : « Au contraire, ça me gêne pas du tout. » Touvia, dont toute l'existence était soumise à cette heure à un inventaire hâtif, était plutôt un homme décidé et sûr de lui, mais, à ce moment-là, il se sentait ébranlé face à cette femme minuscule aux yeux verts et perçants. Si perçants que, plus d'une fois, on devait détourner son regard. Avant son départ, l'amie de Véra leur demanda la permission de les photographier avec son Olympus. Devant leur gêne, elle dit : « Vous êtes si beaux ensemble ! » Ils se dévisagèrent, et, pour la première fois, s'aperçurent qu'ils pouvaient former un couple.

Pour les besoins de la photo, Véra quitta son fauteuil de torture et s'assit à côté de Touvia sur l'étroit canapé. Sur la photo en noir et blanc, Véra s'appuie sur un bras, avec un regard en coin, légèrement distant et sourit. Elle a l'air de se moquer de lui et d'y prendre plaisir.

Début de l'hiver 1963. Véra a quarante-cinq ans. Un accroche-cœur au front, des lèvres pleines, parfaites. Des sourcils fins, des sourcils à la Hedy Lamarr dessinés au crayon.

Touvia a cinquante-quatre ans, vêtu d'une chemise blanche au col ouvert et d'un chandail à torsades tricoté à la main. Il arbore une tignasse noire fournie, la raie de côté tracée au cordeau. Ses poings énormes sont croisés sur la poitrine. Il a l'air embarrassé, son front luit d'émotion.

Touvia est assis jambes croisées, et ce n'est que maintenant que je remarque que, sous la table – une planche posée sur deux caisses en bois recouverte d'un napperon blanc –, l'orteil droit de Véra, dans une sandale tressée défectueuse, effleure légèrement la semelle de la chaussure gauche de Touvia, en guise de chatouille.

L'amie partie, Véra et Touvia restèrent seuls, coincés sur le canapé. Lorsqu'il souleva le bras pour se gratter le crâne, Véra entrevit une toison noire pointant de la manche de son chandail. Des poils touffus débordaient aussi de son torse, coupés net par la marque rougie du rasoir sur son cou. Cette vision lui répugnait et l'attirait à la fois. Son premier, et unique, amour, Milosz, avait une peau glabre et pâle qui, au soleil, prenait une teinte de miel. Le corps de Véra se souvint brusquement de Milosz et d'elle se câlinant comme des chatons. Elle aimait se lover contre son corps mince, maladif, lui insuffler la chaleur, la force et la santé dont elle regorgeait, et sentir que ce qu'elle lui offrait d'elle-même la comblait tant et plus. Alors son estomac se serra, son visage s'assombrit, et elle fut à deux doigts de se lever pour s'en aller. Touvia, qui n'avait pas remarqué le changement d'humeur de Véra, se redressa et l'informa qu'il devait se rendre à une réunion du secrétariat, mais que, pour sa part, il était d'accord et qu'ils pouvaient tenter l'expérience. Il lui tendit la main d'un geste abrupt comme s'il déployait un double-mètre de menuisier.

Cette proposition empotée provoqua chez Véra un éclat de rire mélodieux, en dépit du souvenir nostalgique de Milosz. Touvia restait planté là, bras ballants, s'efforçant, comme toujours, de se faire tout petit. « Alors, qu'en dis-tu, Véra ? » lui demanda-t-il d'une voix implorante en se rasseyant au bout

du canapé, l'air perdu et totalement déconfit. Véra hésitait encore. Il lui plaisait, avait l'air viril, lui semblait direct et peu compliqué – « J'ai repéré tout de suite son potentiel » – mais, d'un autre côté, elle ne savait presque rien de lui.

Sur ces entrefaites, avec la synchronisation déplorable qui caractérisait presque chaque circonstance importante de son existence, Raphaël, le jeune fils de Touvia, tel un chien dans un jeu de quilles, fit irruption dans la chambre avec un cocard à l'œil, le visage blessé et du sang coagulé aux commissures des lèvres. Il avait été mêlé à une autre bagarre avec des collégiens plus âgés. Avec sur la tête – comme toujours et par tous les temps – le capuchon qu'il portait depuis l'enterrement de sa mère. En ouvrant la porte moustiquaire, il surprit son père assis, tête basse, à côté de Véra, et il se figea sur le seuil. Véra se leva d'un bond et s'avança vers lui, mais Raphaël grogna pour l'en empêcher. Sans s'affoler, elle se mit à l'examiner avec curiosité.

Raphaël, à l'instar de son père, perdit contenance devant son regard : certes, il l'avait déjà vue. Plusieurs fois, il l'avait croisée dans les allées et au réfectoire sans qu'elle lui fasse une impression quelconque. Un petit bout de femme, résolue et vive, aux lèvres pincées. C'était à peu près tout ce qu'il en avait retenu. Il ne lui était même pas venu à l'esprit qu'elle était la mère de Nina, la fille qui nourrissait ses fantasmes diurnes et nocturnes. « Toi, t'es Raphaël », lui dit Véra avec un sourire, l'air d'en connaître beaucoup plus à son sujet. Sans détacher son regard de Raphaël, elle envoya Touvia dans la salle de bains pour rapporter de l'iode et de la gaze. Puis elle tendit la main vers le visage ensanglanté de Raphaël et effleura d'un doigt la commissure des lèvres.

Un cri strident retentit suivi d'un juron étouffé en serbo-croate. Touvia accourut de la salle de bains. Raphaël se tenait là, affolé, un goût de sang inconnu sur les lèvres. Véra tentait d'arrêter le saignement de ses doigts qui s'écoulait sur le plancher. Touvia, qui n'avait jamais frappé Raphaël, se rua sur son fils, mais Véra, bras écartés, s'interposa entre eux, tout en poussant une sorte de mise en garde éraillée et rauque, presque inhumaine. Devant ce geste et cette voix terrifiante, me raconterait-il un jour, Raphaël sentit, au plus profond de ses entrailles, tel le petit d'une bête sauvage, qu'il avait sous les yeux « un fauve se battant pour son petit »...

Et, contrairement à tout ce qu'il éprouvait à son égard, brusquement, il éprouva le terrible désir d'être le petit de cette bête sauvage.

Touvia n'était pas un individu violent, et la force qui venait de jaillir de lui l'épouvanta. À plusieurs reprises, il murmura, honteux : « Pardon, Raphaël, je te demande pardon. » Adossée au mur, Véra fut saisie d'un léger vertige, mais non à cause du sang – le sang ne lui avait jamais fait peur. Elle ferma les yeux. Ses paupières frémissaient, dissimulant un bref entretien avec Milosz. Près de douze ans s'étaient écoulés depuis le suicide de son bien-aimé à Belgrade, dans les cachots de l'UDBA, la police secrète. Elle lui confia que, désormais, elle allait vivre avec un autre homme, mais qu'en aucun cas elle ne le reniait, ni lui ni leur amour.

Elle ouvrit les yeux et fixa Raphaël. Combien il ressemblait à son père, et quel homme impressionnant il deviendrait un jour ! Elle constata aussi chez lui les ravages causés par la mort de sa mère à un âge aussi tendre. Nina, sa fille, elle aussi, avait perdu un parent dans des circonstances indescriptibles, mais

le malheur, la solitude et le délaissement de Raphaël suscitaient en elle des sentiments maternels comme jamais auparavant. Cette phrase, elle devait me la répéter plusieurs fois au fil des années et sur tous les tons. « Comment se fait-il que tu ne les aies jamais ressentis jusque-là ? l'ai-je réprimandée un jour. Alors que tu avais déjà une fille, Nina ! » Nous arpenions notre sentier préféré autour du kibboutz – nous marchions *engagés*, comme elle disait, bras dessus, bras dessous, c'est ainsi qu'elle aime se promener avec moi jusqu'à ce jour malgré notre différence de taille – et elle, comme à son habitude elle a répondu avec une terrible franchise : « C'est comme si avec Nina j'avais eu une grossesse extra-utérine et avec Raphaël, tout se remettait en place tout d'un coup. »

Raphaël et Touvia retenaient leur respiration sous son regard, et, à cet instant, Véra sut sans l'ombre d'un doute qu'elle épouserait Touvia, et elle l'aurait épousé, affirmait-elle à plus d'une reprise, même s'il avait été laid, salaud ou batteur dans un bordel – expression qui, entre beaucoup d'autres, n'appartenait qu'à elle et dont la signification n'a jamais été pleinement élucidée mais que la famille de Touvia, toutes générations confondues, avait adoptée avec joie. Car que valent tous tes idéaux sublimes, songea alors Véra en son for intérieur, que valent le communisme, la fraternité entre les peuples, l'étoile rouge resplendissante, et la figure sublime de Pavel Kortchaguine dans le roman *Et l'acier fut trempé*, que valent toutes les guerres où tu as combattu pour un monde meilleur et plus juste ? Pas plus que ton cul, se répondit-elle, si tu abandonnes cet enfant.

Pendant un bref laps de temps, chacun restait absorbé par ses pensées. J'aime les imaginer dans cette situation, debout tous les trois, tête basse, comme s'ils écoutaient le gargouillis

d'une solution chimique à l'œuvre dans leurs entrailles. En fait, cet instant marque la fondation de ma famille. En fin de compte, c'est aussi l'instant où moi-même j'ai commencé à me profiler.

Touvia Bruck était mon grand-père. Véra, ma grand-mère.

Raphaël, Raphy, R. est, bien sûr, mon père, et Nina...

Nina n'est pas là.

Absente, Nina.

Mais son absence a toujours été sa seule contribution à la famille.

Et moi, qui suis-je ?

Mon cher cahier, de fabrication locale et écologique, rempli au quart de tes soixante-douze pages sans que nous nous soyons convenablement présentés.

Guili.

Prénom problématique de quelque façon qu'on l'envisage – surtout utilisé à l'impératif (« Réjouis-toi ! »).

Raphaël se réfugia dans sa chambre aussi exiguë et sombre qu'une tanière. Il ferma la porte et s'assit sur son lit. Cette femme minuscule l'effrayait. Il n'avait jamais vu son père à plat ventre comme aujourd'hui. De l'autre côté de la porte close, Véra conduisit Touvia jusqu'au canapé et le laissa panser ses deux doigts mordus. Elle se délectait de la blancheur de sa propre main entre ses paumes. Un silence apaisant régnait entre eux. Touvia acheva de la bander et referma le pansement avec une épingle à nourrice. Il approcha ses lèvres des doigts de Véra et coupa un fil récalcitrant avec ses dents, le cœur de Véra fondit devant sa vigueur virile. Il lui demanda si elle souffrait. Elle murmura : « Ça m'apprendra ! » Ils bavardaient paisiblement. Il lui dit : « Cet enfant est comme ça depuis la

mort de sa mère. En fait, depuis qu'elle est tombée malade. » Véra posa sa main bandée sur la paume de Touvia. « Moi, j'ai ma Nina, et toi, ton Raphaël. » Cet échange à voix basse les rapprochait. Elle se retint de glisser ses doigts dans sa toison.

« Alors, qu'en dis-tu, Véra, peut-être que nous...

– Nous deux, on peut essayer, pourquoi pas ? »

Il y a deux jours, nous avons célébré les quatre-vingt-dix ans de Véra (plus deux mois. Le jour de son anniversaire, elle souffrait d'une pneumonie, et nous avions décidé de repousser la fête). La famille s'était réunie au club des camarades du kibboutz. La « famille », je veux dire évidemment celle de Touvia à laquelle Véra s'était agrégée, mais, pendant quarante-cinq années, elle en aura été le cœur. Il est toujours amusant de constater que la plupart des petits-enfants et des arrière-petits-enfants qui lui témoignent leur affection et quêtent son attention ignorent qu'elle n'est pas leur grand-mère biologique. Chez nous, chaque enfant a droit à son rite initiatique le jour où, généralement au détour de ses dix ans, il apprend la vérité. Et alors – sans aucune exception –, lui ou elle pose une ou deux questions, le front légèrement plissé, le regard étréci, suivies, aussitôt, d'un hochement de tête fugace, comme pour évacuer cette information inédite et embarrassante.

Hannah, la fille aînée de grand-père Touvia et sœur aînée de mon père Raphaël, a débité un bref laïus : « Après trente-deux années de vie commune, je peux affirmer, en toute sincérité, que Véra fait non seulement partie intégrante de la famille mais que, sans elle, notre famille ne serait pas ce qu'elle est. » Comme d'habitude, Hannah s'est exprimée simplement et modestement, et Raphaël n'a pas été le seul à essuyer une larme. Véra a fait la moue – elle affiche une expression automatique de

dédain dès qu'elle flaire la moindre trace de pathos –, et Raphaël qui prenait des photos comme il le fait pour toutes les célébrations familiales m'a chuchoté, du bout des lèvres, que chaque mouvement et chaque geste de Véra n'appartenaient qu'à elle.

Dès le début de la fête, elle avait annoncé qu'en ce jour elle seule avait le droit de s'adresser des compliments et qu'on pouvait donc passer directement au buffet. Mais, cette fois, la famille ne s'est pas laissé faire. Des proches de toutes générations et de tous âges se sont levés pour prononcer son éloge, chose absolument inhabituelle car les Bruck sont plutôt des taiseux, et il ne leur venait jamais à l'esprit de tenir des propos aussi directs et aussi intimes, surtout en public. Mais, en faveur de Véra, ils y étaient disposés. Presque chacun dans la salle avait son mot à dire : comment Véra l'avait aidé, s'en était occupé, l'avait sauvé de quelque ennui ou de lui-même. Mon histoire aurait été la plus sensationnelle, avec des rappels de ma tentative de suicide à l'âge de vingt-trois ans, à cause de mon cœur brisé par un type dont le nom sera rayé de ma filmographie. Mais Véra comme moi, nous savions que ce que j'avais à dire, je le lui dirais les yeux dans les yeux, comme toujours. Une scène a été particulièrement émouvante, lorsque Tom, le petit-fils âgé de deux ans et demi, a fait ses besoins dans sa couche-culotte et, par une sorte d'infime acte d'indépendance, a refusé de toutes ses forces que sa mère ou grand-mère Esther le changent. Et quand Esther lui a demandé par qui il voulait être changé, il s'est écrié avec allégresse « Tata Véra ! », sous les rires déchaînés de l'assistance.

Véra a bondi de son fauteuil avec une agilité surprenante, a déployé l'énergie d'une jeune fille. Seul son corps penchait sur son flanc gauche, tandis qu'elle changeait la couche de Tom sur une table, tout en nous intimant de poursuivre nos

discours et « d'en finir avec tout ça, une fois pour toutes ». Pendant ce temps, elle s'abîmait dans les traits rieurs de Tom et s'adressait à son nombril dans un gargouillis serbo-croate mâtiné d'accent hongrois, tout en prêtant une oreille attentive à ce qu'on disait d'elle dans son dos. Et lorsque, malgré le poids de ses quatre-vingt-dix ans, elle a soulevé en l'air Tom changé et propre, qui riait et tentait de lui arracher ses lunettes, j'ai aussitôt ressenti une morsure cuisante, la douleur de ce que je ne serais ni ne ferais jamais, en même temps que le manque douloureux de mon homme, Meïr, et j'ai pensé que j'aurais dû lui demander de m'accompagner : je savais d'avance combien je serais désarmée et vulnérable ici, en présence de Nina.

Quarante-cinq ans plus tôt, durant l'hiver 1963, le soir où Véra et son père Touvia s'apprêtaient à entamer leur vie commune, Raphaël se rendit au gymnase du kibboutz. Derrière la salle, s'étendait un terrain vague sablonneux où, durant l'année suivant le décès de sa mère, il avait pris l'habitude de s'entraîner au lancer du poids. Le soleil déclinait, mais une lumière blafarde s'attardait dans le ciel et des gouttes de pluie voletaient dans l'air. À des dizaines de reprises, Raphaël lançait le plus loin possible des boules métalliques pesant entre trois et quatre kilos. La colère et la haine démultipliaient étonnamment ses performances. Alors qu'il commençait à avoir froid et qu'il voulait regagner sa chambre pour enfouir sa tête sous un oreiller sans penser à ce que son père était en train de faire cette nuit-là, et peut-être à cet instant même, avec sa putain yougoslave, Véra surgit devant ses yeux. Elle portait une valise marron, presque aussi grande qu'elle, renforcée par des sangles en cuir et des rivets en fer (accessoire ravissant que je convoite depuis longtemps). Véra déposa la valise dans la boue et s'immobilisa

devant Raphaël, bras écartés, comme si elle se soumettait à son jugement. Il n'avait pas le choix. Il continuait à lancer les boules sans lui accorder un regard. Au cours des deux semaines écoulées depuis qu'il l'avait rencontrée et mordue, Raphaël avait eu le temps d'apprendre que Véra était la mère de sa bien-aimée. Nouvelle si effrayante qu'il tentait de toutes ses forces de la chasser de son esprit, mais, maintenant, Véra était campée devant lui, en chair et en os.

La pluie l'avait surprise. Elle était vêtue d'un pull léger de couleur aubergine avec un col en mousseline d'un ivoire éclatant et des chaussures blanches déjà maculées de boue. Un petit chapeau violet, dont l'inclinaison agaçait Raphaël autant que le chapeau lui-même, était perché sur son crâne. Elle portait aussi une fine chaîne en or et des perles aux oreilles, des bijoux de femmes pomponnées de la ville.

En fait, maintenant que je restitue cette scène, je me rends compte d'une chose : Véra avait revêtu sa tenue de mariée.

C'était sa nuit de noces.

Avec son lourd accent magyar – chez elle en Croatie, on parlait le plus souvent hongrois –, elle l'interrogea : « Raphaël, tu acceptes de me parler ? » Mais il rabattit son capuchon sur les yeux, lui tourna le dos, et lança une autre boule dans l'obscurité. Véra hésita brièvement, puis s'avança, souleva une boule et la soupesa. Raphaël s'interrompit en plein élan, comme s'il avait oublié ce qu'il s'apprêtait à faire. Sans aucune préparation, sans rotation sur elle-même, poussant uniquement un ahanelement puissant, Véra projeta la boule à une distance incroyable, dépassant d'un bon mètre celle de Raphaël.

Ce dernier était un adolescent mince mais costaud, l'un des plus robustes de sa promotion. Il prit une nouvelle boule, la posa au creux de son épaule, ferma les yeux en prenant tout

son temps. Il injecta dans sa boule toute la répulsion que Véra lui inspirait. Pour une raison ou une autre, cela ne lui suffit pas, et il continua à pivoter sur lui-même, tout en bourrant sa boule de sa haine à l'égard de son père qui allait trahir sa mère avec une femme étrangère, la mère de Nina. Cette pensée, non plus, ne réussit pas à l'inciter à lancer sa boule, et il continua à toupiner, jusqu'à ce que, brusquement, une trouble décharge de fureur contre sa mère explose en lui, justement contre elle parce qu'elle s'était retranchée dans sa maladie, alors qu'il n'avait que cinq ans.

L'obscurité s'épaississait sous la pluie battante. Véra frottait ses mains rapidement, à cause du froid ou du plaisir de la compétition qui l'excitait. Raphaël a reproduit cette scène dans le film que j'ai tourné. Je connaissais ce trait de caractère de Véra, qui me déplaisait. Jusqu'à ce jour, elle n'a pas changé : quelque chose de métallique et de buté apparaît sur son visage, dans ses yeux, jusque sur sa peau, lors d'une discussion ou un différend, le plus souvent politiques. Si, par exemple, elle soupçonne quelqu'un de la famille ou du kibboutz d'adopter quelque opinion de droite, ou s'il ose dire du bien des colons, ou même, Dieu nous en préserve, commence à « se fortifier » dans la religion, alors là, terreur divine, foudre, tonnerre, flammes de l'enfer.

Adolescent, Raphaël sentait d'emblée que cela – il l'expliquerait plus tard – était tout sauf une « attitude maternelle ». Non qu'il sût exactement ce qu'était une attitude maternelle. En matière de maternité, c'était un total analphabète quand Véra fit irruption dans sa vie. Elle ôta prestement son collier, ses bracelets et ses boucles d'oreilles, les déposa sur la valise et les couvrit de son bibi ridicule. Lorsque tout fut en place, elle retroussa vite fait ses manches de pull et de chemisier. Alors,

Raphaël découvrit des bras musclés et un lacs de veines. Il les contemplait, bouche bée, stupéfait : avec des muscles pareils, comment peut-elle imaginer être une mère ?

Noir complet. Au-dessus de la chaîne du mont Carmel, le tonnerre grondait. Véra et Raphaël distinguaient à peine les boules qu'ils lançaient. Seul leur sombre éclat métallique fulgurait à la lueur d'un lampadaire ou, parfois, à travers un éclair lointain. Les boules retombaient de plus en plus proches d'eux, et lorsqu'ils les soulevaient, ils n'avaient presque plus la force de les relancer. Mais tous les deux s'acharnaient, lançaient en grognant, hors d'haleine, une main à la hanche. De temps à autre, ils marchaient côte à côte pour aller chercher les boules enfoncées dans la boue tels des têtards rassasiés dans les flaques.

Un peu avant que Raphaël n'avouât qu'il était épuisé, elle posa sa boule sur le sol, leva les mains et se dirigea vers la valise. Il avait l'impression qu'elle l'avait laissé gagner délibérément, et ce geste lui plut. Voilà la bonne attitude d'une mère (« Il faut que tu comprennes, Guili, à cette époque, je partageais l'humanité en deux camps, et tu vas rire, les hommes aussi : celui-là ou celle-là est une mère et celui-là ou celle-là ne l'est pas. »). Tournant le dos à Raphaël, Véra remit rapidement ses bracelets et ses boucles d'oreilles, puis coiffa son chapeau violet et l'inclina à un angle qui provoqua en Raphaël le désir de le lui arracher et de le piétiner. Ensuite, elle se tourna de son côté. Elle tremblait de froid, lèvres gelées, mais le regard toujours aussi ferme.

« Écoute-moi une minute. Je suis venue te parler avant d'entrer chez toi. Je veux être claire. Je veux pas être ta mère ni, qu'à Dieu ne plaise, ta mère adoptive. » Elle se débrouillait pas trop mal en hébreu – en Yougoslavie, pendant qu'elle attendait

son visa pour Israël, elle et Nina avaient étudié l'hébreu chez une journaliste juive – mais, à cause de son accent, il crut entendre : ta mère *abortive*.

Tu ne seras jamais ma mère, se dit Raphaël, jamais tu ne pourras ressembler à ma mère. Durant les dernières années de sa maladie, sa mère restait cloîtrée dans la chambre à coucher, et il ne la voyait presque pas. Parfois, lorsqu'elle l'appelait de sa chambre avec la voix gutturale et masculine qui était devenue la sienne, il sautait par la fenêtre de sa chambre et prenait ses jambes à son cou. Il ne pouvait pas supporter son visage enflé comme un ballon, comme une caricature de la mère belle et délicate qu'il avait eue, ni l'odeur acre qui émanait d'elle, empuantissant la maison et imprégnant ses vêtements et son âme. Dans son enfance, entre l'âge de cinq et de six ans, certaines nuits, son père Touvia le portait endormi dans ses bras dans le lit de sa mère afin qu'elle le voie et le touche. Et lorsque Raphaël se réveillait au matin, il savait toujours – à cause de l'odeur de son pyjama – qu'il avait été transporté pendant la nuit chez sa mère, et alors, il exigeait, dans un accès de rage, qu'on mette immédiatement son pyjama à la lessive.

Véra dit à Raphaël : « Personne au monde peut remplacer ta mère, et ici, c'est chez toi, moi, je suis qu'une invitée, mais je te promets de faire de mon mieux, et si tu veux pas de moi, t'as qu'un mot à dire, et, aussitôt je prends mes cliques et claques et je disparaïs. »

Une minute ? Cinq minutes ? Combien de temps étaient-ils restés sous la pluie ? Les versions divergent. Véra jure – y compris en simulant un crachat solennel et sec à ses pieds, la lèvre supérieure mordant l'inférieure – que ça avait duré au moins dix minutes. Raphaël, sans crachat, estime que ça n'avait

pas pris plus de trente secondes, et moi, comme d'habitude, j'ai tendance à le croire, *lui*.

Dans mon film antédiluvien projeté en ce moment sur l'écran télé de Véra, on m'entend citer à Raphaël les mots que j'avais entendus un jour de la bouche de son père, Touvia, mon grand-père agronome : « Certaines plantes n'ont besoin que d'un grain de terre pour germer », phrase qui, à quinze ans, m'émouvait profondément. Dix minutes ou trente secondes – Véra saisit fortement les mains de Raphaël, qui ne les retira pas. Elle avait encore le pansement sur les doigts qu'il avait mordus, mais avec ses minuscules pouces elle lui avait caressé sans fin ses paumes en attendant qu'il cesse de pleurer. Ainsi donc, un grain de terre peut suffire à deux personnes quand elles sont suffisamment désespérées.

Ensuite, Véra, avec sa voix de stentor à la Ben Gourion, lança : « Raphaël ! En route ! » Elle ne l'autorisa pas à porter sa valise. Ils se dirigèrent en silence jusqu'à l'appartement de Touvia. Cette marche, sous une pluie à verse le long des faisceaux lumineux jalonnant les allées, je meurs d'envie de la reconstituer le jour où je commencerai à tourner mes propres films, bientôt, *inch'Allah*. Nulle âme qui vive en chemin. Tout le kibboutz restait calfeutré dans les maisons à l'exception de ces deux-là, trempés, émus, entérinant leur pacte tacite, simple et absolu, un pacte respecté depuis quarante-cinq ans et jamais rompu.

Parvenus à la maison – la « chambre » en jargon kibboutzique – Véra déposa sa valise sur le seuil. Le père de Raphaël chantait une aria de *L'Enlèvement au sérail*, aria qu'il entonnait chaque fois qu'il était d'humeur enjouée. Véra lança un regard à Raphaël. « Tu viens demain pour le thé ? » Il se tenait là, tête

basse, tourmenté. De ses deux doigts bandés, elle lui souleva le menton. Nul autre au monde n'aurait osé ce geste avec Raphaël. « Le monde, il tourne comme ça, Raphaël », lui dit-elle. Lui pensait qu'après cette nuit il ne pourrait plus regarder son père en face, ni Véra. « Bonne nuit », lui dit-elle, et il lui rendit son souhait dans un murmure.

Véra attendit qu'il disparaisse au tournant de l'allée. Ensuite, elle tira de la valise une petite sacoche, puis à l'aide d'un miroir de poche et d'un crayon de maquillage, elle se refit une beauté. Raphaël l'épiait derrière un bouquet de bougainvillées, l'observant en train d'essayer de bouffer en vain sa chevelure détremnée – qu'elle a toujours eue clairsemée, ce qui, à mes yeux, contredisait quelque peu sa force physique et spirituelle. Elle leva son visage vers les cieux, ses lèvres remuaient, et il se dit qu'elle priait, mais, alors, il saisit qu'elle s'adressait à quelqu'un d'absent, lui expliquait, l'écoutait, décochait un baiser aux nuages. Aux yeux de Raphaël, elle ressemblait à « une star de cinéma », mais, contrairement aux films, elle était pragmatique, concrète et aussi soupe au lait, et comme elle disait d'elle-même « sans une goutte de patience pour les méchants et les imbéciles ».

Véra redressa son nez, son menton, sa petite silhouette. Raphaël se força à penser à sa mère, sa mère si modeste, si sereine, mais son image s'estompait, refusait d'apparaître. Véra cogna la porte du poing. Son père cessa de fredonner. Raphaël avait conscience que c'était le moment ou jamais d'intervenir. Il rechercha fiévreusement en lui-même sa mère, afin qu'elle sache qu'au moins à cet instant-là, il lui restait fidèle, ou plus ou moins fidèle, et qu'elle le dispense désormais des châtiments et des jeûnes qu'il s'infligeait à cause d'elle. Elle ne lui adressa aucun signe. Sa disparition devenait terrifiante, comme si une

part de l'âme de son fils avait été amputée après son départ. Alors il comprit que sa mère lui refusait à jamais son pardon. « Comme le signe de la malédiction de Caïn », Raphaël avait-il lâché d'une voix éteinte face à ma caméra. Moi, je l'ai déjà dit, je n'avais alors que quinze ans, mais je commençais déjà à connaître une ou deux choses en matière de liens familiaux, d'occasions perdues, et de ce qu'on ne pouvait pas réparer après coup, et, surtout, je désirais cesser de filmer pour l'êtreindre et le consoler, et, bien sûr, je n'avais pas osé. Il ne m'aurait pas pardonné de gâcher un tel plan du film.

La pluie tombait faiblement. Le globe lumineux au-dessus de la porte répandait une lumière blafarde sur Véra. Touvia ouvrit la porte, prononça son nom, d'abord avec stupéfaction à cause de ses vêtements détrempés par la pluie, ensuite dans un chuchotement fiévreux, ininterrompu, lorsqu'il la prit dans ses bras.

La porte se referma. Raphaël était prostré, bras ballants. Sans savoir quoi faire. Il avait peur de la solitude, redoutait d'être obligé de s'en prendre à lui-même, de commettre quelque acte définitif qui s'imposait de plus en plus dans son esprit. Une main toucha son épaule, il sursauta, pris de panique. C'était Nina qui l'obsédait dans ses fantasmes de jour et de nuit. Son visage livide et beau, dénué de la moindre trace d'âme. Un rapace, voilà à quoi elle ressemblait à ce moment-là. « Mamy et Papy sont en train de faire joujou », chuchota Nina avec un sourire torve. « Et nous aussi, on pourrait... »

De nombreuses années plus tard, pendant la semaine de deuil de Touvia, Véra nous raconta ce qu'elle avait dit à Touvia en pénétrant dans sa chambre lors de leur nuit de noces : « Avant d'aller au lit, je t'avertis tout de suite. Je te respecterai toujours

et je serai ta meilleure amie, la plus fidèle, mais mentir, je sais pas : je suis une femme capable d'aimer dans sa vie (elle avait prononcé *amer* ; j'adore cette altération, si judicieuse, tout compte fait) qu'un seul homme, pas plus. Milosz était mon mari et il est mort chez Tito, je l'aime plus que tout au monde, plus que ma vie. Je vais t'en parler chaque nuit, et te raconter ce qui m'est arrivé au camp parce que je l'aimais tant. Et puis, je pleure aussi beaucoup. » Et Touvia répondit : « J'apprécie ta franchise, Véra. Comme ça, il n'y aura ni illusions, ni malentendus entre nous. Ici, dans notre chambre à coucher, nous allons mettre des photos de tous les deux, de ton mari et de ma femme. Toi, tu me parleras de lui, et moi, d'elle, et nous chérirons ensemble leur mémoire. »

Nous, les jeunes de la famille – « toutes générations confondues », notre appellation générique – qui vénérions le sol que foulait Véra que nous n'avions pas quittée pendant les sept jours de deuil, avions baissé la tête comme il convenait à la gravité de la situation et au respect dû au défunt, et aussi pour ne pas croiser le regard de quelqu'un d'autre et éclater de rire. Véra essuya une larme au coin de ses yeux du bout de son mouchoir violet parfumé à la lavande (elle possédait vraiment ce mouchoir qui lui « faisait du bien ». Jusqu'à une période récente, Khaled, son ami bédouin du village voisin, lui apportait des sachets de lavande), et alors, à notre stupeur, Véra lâcha d'une voix neutre et totalement plate, « mais pendant, bon, vous savez bien, nos petites affaires, Touvia et moi, on retournait leurs photos contre le mur ». Puis, elle attendit, visage impassible, que « toutes générations confondues » achèvent de s'étrangler de rire et, avec un à-propos incroyable, elle ajouta : « Ce mur, ces deux-là, ils ont eu beaucoup d'occasions de bien le connaître. »

Et puisque je me suis déjà fourvoyée du côté de cette zone douteuse et que j'ai profané la pudeur de mon grand-père et de ma grand-mère, je me vois contrainte d'immortaliser ici une « anecdote » : je ne me souviens pas de la date exacte, mais elle et moi, nous nous trouvions comme d'habitude dans sa cuisinette d'un mètre sur un mètre et, soudain, au débotté, Véra a dégainé : « Pendant notre première nuit, la première fois que Touvia et moi, tu sais bien, quoi, Touvia a mis un "couvre-chef", c'est comme ça qu'on appelait ça chez nous, même s'il savait très bien quel âge j'avais, et là, j'ai compris que c'était un gentleman, un vrai de vrai ! »

Le lendemain matin, tandis que Raphaël, fou de bonheur et ivre d'amour, était plongé dans le sommeil le plus doux qu'il eût connu depuis des années, Nina fourra ses affaires dans un sac à dos et quitta sur la pointe des pieds la chambre du quartier des lépreux où ils avaient passé la nuit. Elle traversa le kibboutz en ligne droite et pénétra, sans frapper, dans la chambre de Véra et Touvia tandis qu'ils prenaient leur premier petit déjeuner conjugal. Sans préambule, elle leur raconta dans le moindre détail ce qu'elle avait fait avec Raphaël. Véra la fixait, songeant que, même dans les cachots de torture de l'UDBA à Belgrade, et chez les gardiennes du camp de l'île désolée, personne ne l'avait haïe autant que sa propre fille. Elle posa son couteau et sa fourchette sur la table et dit : « Tu vas me torturer toute ma vie, Nina ? », et Nina répliqua : « Et même, plus longtemps. »

Des années plus tard, Nina m'a raconté que Véra s'était levée, s'était plantée devant Touvia et lui avait dit que, s'il la mettait à la porte, là, tout de suite, elle s'en irait, quitterait le kibboutz avec Nina, et, comme ça, il serait débarrassé d'elles. Il s'était approché, avait enlacé ses épaules et répondu :

« Ma petite Véra, tu n'as nulle part où aller. Ta maison, c'est ici. » Nina les observait en hochant la tête. Nina possède – jusqu'à ce jour – un hochement de joie mauvaise chaque fois qu'une de ses prophéties de malheur se réalise. Elle souleva son petit sac d'affaires personnelles, l'étreignit, mais, pour une raison inconnue, se montra incapable de bouger. Peut-être que quelque chose dans ce tableau idyllique l'exaspérait. Alors, une escarmouche brutale en serbo-croate éclata entre elles. Nina grommela que Véra trahissait Milosz. Véra se frappait les joues de ses deux mains et hurlait qu'elle n'avait jamais trahi Milosz, au contraire, elle lui restait fidèle à la folie, aucune femme n'aurait fait ce qu'elle-même avait fait pour son homme. Le silence retomba brusquement. Nina renifla quelque chose dans l'air et frissonna de tous ses membres. Véra pâlit et se tut, lèvres serrées, puis se rassit, épuisée.

Nina hissa le sac sur son épaule. Touvia lui dit : « Mais, Nina, nous souhaitons uniquement t'aider, tous les deux, laisse-nous t'aider », et elle, en pleurs, raclait du pied le sol : « Et n'allez surtout pas vous lancer à ma recherche, vous m'entendez ? N'ayez pas le culot de me chercher ! » Elle tourna les talons pour s'en aller mais s'immobilisa, puis elle lança à Touvia : « Transmets mon bon souvenir à ton fils. C'est le meilleur individu que j'aie jamais rencontré de toute ma vie. » Furtivement, son visage laissa percer une lueur d'enfance, une candeur déchirante. Parfois, lorsque je me laisse aller à me montrer un peu indulgente à son égard – de temps à autre, je connais de tels moments, l'être humain n'a pas un cœur de pierre –, je réussis à me remémorer que l'innocence lui avait été arrachée avec le reste à un âge trop tendre. « Et dis-lui que ça n'a rien à voir avec lui. Et aussi, que les femmes vont beaucoup l'aimer,

J'écoute avec mon corps
deux nouvelles, 2005

Dans la peau de Gisela
Politique et création littéraire
2008

Une femme fuyant l'annonce
roman, 2011
et « Points », n° 2895
prix Médicis étranger 2011
Grand Prix de l'héroïne Madame Figaro 2012

Tombé hors du temps
récit pour voix
2012
et « Points », n° 3137

Un cheval entre dans un bar
roman, 2015
et « Points », n° 4383
Booker Prize 2017

Dans la maison de la liberté
Interventions
2018